

Éclaircies à travers les brumes de l'intermédialité? Entretien avec Éric Méchoulan (II^e partie)

Sylvano Santini

Number 230, January–February 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/61790ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Santini, S. (2010). Éclaircies à travers les brumes de l'intermédialité? Entretien avec Éric Méchoulan (II^e partie). *Spirale*, (230), 40–42.

Éclaircies à travers les brumes de l'intermédialité ?

Entretien avec Éric Méchoulan (II^e partie)

PROPOS RECUEILLIS PAR SYLVANO SANTINI

Depuis le numéro 229 (novembre-décembre 2009), Spirale propose une série d'entretiens pour éclaircir le concept d'intermédialité. Dans le cadre de cette série, intitulée « Qu'est-ce que l'intermédialité ? Enquête sur l'histoire et l'avenir d'un concept », nous avons demandé à des chercheur(e)s tous intéressé(e)s par l'intermédialité de discuter avec nous du concept pour en connaître les origines à la fois philosophiques et épistémologiques, ses effets pratiques et concrets et sa situation autant dans les études internationales que dans la pratique réelle des arts. Nous publions ici la deuxième partie d'un entretien avec Éric Méchoulan, directeur du Centre de recherche sur l'intermédialité (CRI) et fondateur de la revue Intermédialités, Université de Montréal.

SPIRALE — Vous dites que l'intermédialité fait perdre « *du temps avec bonheur* ». Je croyais exactement l'inverse. Les études, disons conventionnelles, semblent plutôt suggérer qu'une analyse de type interdisciplinaire entre la littérature et la photographie, par exemple, devrait commencer par offrir des définitions de chacune des deux disciplines avant de déterminer leurs relations. Or, cette précaution demande du temps, ce qui diffère l'analyse de la rencontre entre les deux pratiques artistiques. L'analyse intermédiaire plonge au contraire immédiatement dans leurs relations. En quoi alors l'intermédialité nous fait-elle perdre du temps, si tout concourt, en apparence, à nous en faire gagner ?

ÉRIC MÉCHOULAN — Il s'agissait évidemment d'une boutade en forme de paradoxe. Il ne faut pas réduire l'activité scientifique la plus scrupuleuse à un monotone et pénible esprit de sérieux. Comme on le sait depuis Aristophane, Plaute et Molière, le rire est une sorte de torsion intellectuelle du monde qui nous enveloppe de ses évidences.

Cependant, il est tout à fait possible de justifier ce léger paradoxe en soulignant deux éléments. L'apprentissage de tout

savoir disciplinaire prend bien sûr du temps, mais il permet ensuite d'en gagner par les applications à peu près automatiques qu'on en fait. Or, les analyses intermédiales ne nous permettent pas d'escamoter ces moments d'apprentissage. La différence est qu'on y arrive par une autre route qui ralentit en définitive les usages que nous pouvons faire des types d'analyse de chaque discipline. Cela nous conduit au deuxième élément : comme vous le signalez, au lieu de partir de définitions institutionnellement assurées d'objets de savoir disciplinairement bien classés, nous considérons d'abord les relations elles-mêmes dans lesquelles des objets sont pris et ce sont elles qui nous amènent aux champs de savoir.

Puisque vous mentionnez littérature et photographie, nous faisons par exemple face à un objet comme les *Récits d'Ellis Island* composés de textes de Georges Perec et de photographies de Robert Bober et nous tâchons de saisir ce qui en fait un « recueil » ou un « documentaire ». Nous pouvons nous poser des questions du genre : quel est le statut des anecdotes du passé rapportées par un guide puis par Perec par rapport aux photos d'une Ellis Island désertée ? Quel

effet de présence ou de réflexion peuvent-elles produire dans leur conjonction ? Quelle est l'autorité qui est allouée au texte par les photos ou aux photos par le texte ? Comment *une histoire* et de *l'histoire* sont-elles construites par ces usages médiatiques ? Quelle est la valeur d'archive de ces photos ou de ces textes ? Est-ce une simple visite guidée d'un musée ou une réflexion sur la muséification ? Et surtout quelle est cette absence que tentent de mettre en scène Perec et Bober par l'accumulation même des mots et des images, des noms et des références ? Quelle discipline pourrait traiter de tout cela : études littéraires, histoire de l'art, muséologie, archivistique, histoire sociale, *cultural studies* ? Toutes ont leur pertinence ; toutes sont nécessaires ; aucune n'est suffisante. De la même façon que, dans cet ouvrage, une disparition manifeste troue sans cesse la nappe continue des mots et des images, l'intermédialité cherche à faire apparaître une certaine trame (donc les nœuds et les trous) des idées et des œuvres sous le vernis luisant des beaux ouvrages.

Cela force à reconstituer des opérations de savoir disciplinaires sans être *a priori* aveugles sur l'élaboration des concepts

et des questionnements de ces disciplines qui ont aussi leur propre histoire, c'est-à-dire leur propre contingence. Il n'est pas évident de pouvoir faire cela très vite. Au contraire, conceptions, interrogations, objets, tout prend une épaisseur inattendue. Pour utiliser une image, l'intermédialité saisit les objets d'analyse dans leur milieu comme on étudierait le comportement d'un sujet quelconque dans l'eau : tous les gestes de savoir y deviendraient plus lents, à l'instar de la gymnastique aquatique qui permet aux personnes âgées d'être à la fois soutenues dans leurs mouvements et ralenties dans leurs gestes. Peut-être l'intermédialité, même si elle est pratiquée par les plus jeunes, est-elle une gymnastique intellectuelle pour vieilles personnes : lorsqu'on sait toute la fragilité du savoir.

SPIRALE — Dans les conditions actuelles de l'institution universitaire, l'intermédialité offre un attrait non négligeable qui tient, je dirais, de la mise en abyme. En effet, la réflexion qu'elle rend possible sur la continuité entre différents domaines artistiques et intellectuels renvoie à son propre mode de fonctionnement. La pratique de l'intermédialité trouve naturellement son lieu dans la zone de convergence de plusieurs disciplines universitaires. Dans ce contexte, l'intermédialité ne risque-t-elle pas, non pas de séduire, mais d'inquiéter la recherche et les facultés (sur le plan économique et égotiste) puisqu'elle brouille les spécialisations ? N'expose-t-elle pas la classe universitaire à des tiraillements de toutes sortes, que je figurerais métaphoriquement comme un conflit (actuel) des facultés ? Comment arriver à atténuer ce genre de risque ? N'y aurait-il pas lieu de faire une anthropologie du Centre de recherche sur l'intermédialité d'un point de vue pragmatique ?

ÉRIC MÉCHOULAN — Les disciplines naissent et meurent comme les civilisations et les individus. Il n'y aurait aucun sens à les fétichiser. Même sous un nom identique, que de différences, par exemple, entre l'histoire pratiquée par Hérodote, Chateaubriand, Marc Bloch, Carlo Ginzburg, Edward Thompson, Joan Scott ou Michel Foucault. Si l'intermédialité peut contribuer à un certain brouillage des frontières disciplinaires, tant mieux. Non pour le seul plaisir de rendre peu

claires et nettes les limites. Les frontières sont très utiles. Mais intellectuellement, il faut en prendre conscience et saisir aussi les limitations que les disciplines imposent. Si cela « inquiète » les chercheurs, là encore c'est pour le mieux. Un chercheur tranquille est une contradiction dans les termes.

À un moment où les politiques voudraient organiser eux-mêmes les priorités de la recherche (pour des résultats à court terme évidemment), il est bon de réaffirmer que la clarté et la définition d'un axe de recherche ne permet que très rarement d'aboutir à de véritables résultats. Le propre d'une recherche est de se diriger à tâtons. On voile cela sous un vocabulaire compliqué et des restrictions d'accès dignes d'un club élitiste qui permettent de penser que seuls quelques initiés peuvent en comprendre les données de façon claire. On oublie que la recherche qui sait d'avance ce qu'elle doit découvrir n'est arrivée que là où elle résidait au départ. Comme dans le sport, il faut retrouver dans la recherche une glorieuse incertitude. Or, malgré les acquis disciplinaires, on sait bien (depuis Thomas Kuhn par exemple) que les nouveautés les plus flagrantes, même dans les sciences dites « dures », proviennent de remises en cause des frontières mêmes de la discipline et qu'elles prennent du temps.

Faut-il tenter d'en atténuer les risques ? Ce serait sans doute les vœux d'une politique ou d'un économisme de la recherche. De mon point de vue, autant prendre sa retraite. Les systèmes de subvention qui ont été lentement imposés rigidifient beaucoup trop la souplesse nécessaire à la recherche. Qu'il y ait des évaluations par des comités de pairs est tout à fait souhaitable ; encore faut-il que ces comités aient un mandat qui ne soit pas restrictif. Il y a quelques années, un organisme subventionnaire avait décidé (selon quelle lubie administrative ou quel mot d'ordre gouvernemental ?) de créer à côté du programme habituel un fonds spécifique pour la « recherche innovante » [*sic*] : cela voulait-il dire que l'autre programme devait subventionner des recherches qui n'innovaient pas ? C'est avec de telles bêtises — même sur le fond de bons sentiments dont on ne peut qu'apprécier la sympathique naïveté ou regretter qu'ils n'atteignent même pas un machiavélisme réfléchi — que l'on

entrave véritablement les errances propices des chercheurs.

Le conflit des facultés se situe beaucoup plus entre une administration centrale ou de grands fonds subventionnaires et les chercheurs qu'entre les disciplines elles-mêmes. Il y a un respect indispensable pour les procédures longuement débattues et pensées, que chaque discipline a mises en place, qui permet d'en tirer les bénéfices pour penser d'autres objets au carrefour d'autres champs de savoir. L'intermédialité ne s'occupe pas simplement des médias, mais de toutes les formes de médiation, de la plus matérielle à la plus intellectuelle. Elle est donc par nature interdisciplinaire. Elle est loin d'être la seule.

Elle occupe aussi un registre politique qui ne se réduit pas à des formes de gouvernement de subventions et de recherches, un sens du politique plus proche de ce qu'entend Jacques Rancière par exemple ou Judith Butler lorsque celle-ci, travaillant « Antigone's claim », montre l'élaboration conflictuelle de la parenté, de la loi, des genres et de l'humain même. L'intermédialité ne remet pas seulement en question les disciplines, mais la discipline comme telle, le fait disciplinaire qui autorise les paroles et valide les voix.

SPIRALE — Depuis le 1^{er} juillet, vous avez pris les commandes du Centre de recherche sur l'intermédialité (CRI) à l'Université de Montréal. Ce centre ne vous est pas étranger puisque vous y avez déjà été associé en fondant et en dirigeant la revue *Intermédialités* qui est rattachée à ce centre. Comment envisagez-vous la continuité de votre réflexion sur l'intermédialité ?

ÉRIC MÉCHOULAN — Il faut s'entendre sur ce que fait un « centre de recherche ». En notre époque qui valorise intellectuellement les périphéries, les nomadismes et les banlieues, il pourrait paraître assez dérisoire et contre-productif de recourir encore à des « centres », en particulier pour l'intermédialité qui semble priser plutôt la dissémination que la contraction. Ce serait oublier, d'une part, l'importance du carrefour pour la caractérisation de la recherche intermédiaire, et d'autre part, les nécessités d'une dynamique

intellectuelle qui a besoin de fonds. La recherche peut apparaître désintéressée; elle n'est pas gratuite. Le Centre assure donc une coordination des travaux des groupes, une collaboration pour la réflexion sur le concept d'intermédialité ainsi que sur les pratiques d'analyse, une aide pour le développement de ces recherches (que ce soit par des bourses pour les étudiants ou par des subventions pour des séminaires, des colloques ou des invitations de professeurs). Le Centre est un organe de liaison en même temps qu'une sorte d'accélérateur de particules intellectuelles. À côté du CRI existe maintenant, à l'Université de Montréal, un doctorat en études intermédiales qui

permettra à notre réflexion collective sur les phénomènes de transmission d'être à son tour transmise à l'intérieur du système d'éducation et de favoriser de nouvelles recherches.

Quant à ma réflexion personnelle, elle s'alimente de toutes ces activités tout en conservant sa trajectoire et ses objets propres. Diriger un centre ne consiste pas à imposer ses idées sur le destin d'un concept ou les usages d'une pratique, mais à s'assurer qu'un dialogue constructif entre tous les membres puisse avoir lieu. La conception de l'intermédialité que je viens de développer ici est évidemment la mienne : je la suppose partagée dans ses grandes lignes par les membres du

CRI, certainement pas dans tous ses détails ni dans l'ensemble de ses présupposés. Je n'ai pas cherché à donner un ton neutre d'administrateur de la pensée à mes réponses. Après avoir tant parlé de franchissements de frontières, il serait assez dérisoire de prétendre maintenant en établir de fermes et de fixes. Ou alors il faut visualiser autrement l'usage des frontières : non ce qui nous enferme dans une obsession sécuritaire, mais ce qui nous oppose et nous relie. Le CRI est en fait traversé par des frontières : de disciplines, de personnes, d'objets de recherche, de désirs. Pour reprendre un auteur auquel je ne cesse de revenir, c'est un centre dont la circonférence est partout.

L'algèbre du besoin



PAR MARIE-ÈVE FLEURY

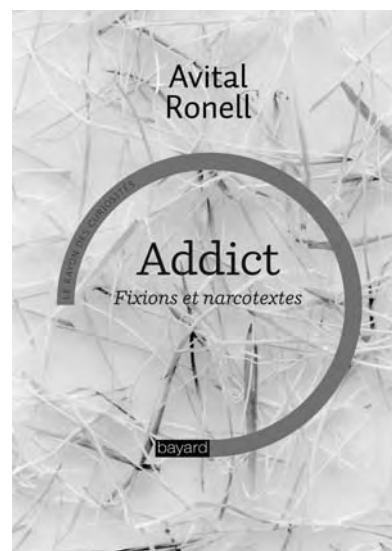
ADDICT. FIXIONS ET NARCOTEXTES d'Avital Ronell

Traduit de l'anglais par Daniel Loayza, Bayard, 247 p.

Je veux faire mal aux textes.
— Avital Ronell, *Le Monde*, juin 2009

Les livres. Davantage que le poison qu'elle avale à pleines mains et qui lui laisse dans la bouche un goût d'encre noire, les livres sont pour Emma Bovary une drogue. Elle les dévore par dizaines. Les livres et leurs promesses. Dans l'angoisse qu'elle ressent devant l'éloignement des objets de son désir, les hommes et la plénitude qu'ils incarnent pour elle, devant l'évanouissement des fantômes de son amour, elle en consomme toujours plus. Elle en développe une dépendance qui, comme toute dépendance, puisqu'elle enlève au sujet tout pouvoir de décision, la mènera à sa perte, lors de cette scène douloureuse de son agonie, où l'arsenic,

finalement, avec la mort, lui apportera une impression de plénitude — ne quitte-t-elle pas la pharmacie d'Homais « *subitement apaisée, et presque dans la sérénité d'un devoir accompli* »¹? — qu'elle aura, sa vie durant, vainement et naïvement cherchée. « *L'ivresse narcotique*, écrivaient Adorno et Horkheimer, *qui fait expier par un sommeil semblable à la mort l'euphorie qui suspend le moi, est l'un des dispositifs sociaux les plus anciens médiatisant l'autoconservation et l'autodestruction, une tentative du moi de survivre à lui-même* »². La promesse d'un bonheur ineffable associée à la perte du moi, au fait de ne plus être soi, mais l'autre, à la mort, et la peur qui



ne manque pas non plus d'y être liée placent le sujet sur la corde raide, ou plutôt sur la faite d'un mur d'où il peut décider à tout moment de se précipiter dans l'abîme ou, s'il veut y rester, de ne pas regarder en bas; sitôt qu'il porte son regard au-delà du mur, au-delà de sa ligne directrice, il est pris de vertige : le moi, s'il veut survivre, doit marcher droit